

Gaston Bachelard et le grand rêve

Elia Rodière. Université Paris Ouest Nanterre La Défense. Vidéaste et conteuse.
eliarodiere1@gmail.com

Sommaire :

I. Le grand rêve

II. Une matière qui veut rêver

I. Le grand rêve

Un peuple vieux de 50000 ans, les aborigènes d'Australie, a inscrit son existence dans un mythe où le rêve soutient la réalité du monde. Une variation autour de ses croyances apporte un éclairage autre sur le partage entre rêve et réalité par le positionnement de l'image. La parole, n'est pas emprisonnée dans un cocon rationnel à désancrer. L'image active le réel. Rien n'y est réel, rien n'y est imaginé. La frontière entre raison et déraison, entre rêve et réalité apparaît alors pour elle-même : un espace de lutte où chaque membre soutient l'autre comme deux corps enlacés qui se peuvent s'accrocher que l'un à l'autre. On passe du Je à l'Univers, et inversement, dans un mouvement continu. Ici, pas de mouvement dialectique dans ce qui semble un partage du même, pas d'évolution, pas de stase non plus. Juste une image posée, dite, la parole comme lieu de surgissement des choses.

253

Diciembre
2017



Au commencement était le tjurkurpa¹. Le commencement est toujours présent. Il sera éternellement. En parallèle de notre monde vivent des être atemporels, faits de forces et de désirs, de pulsions et d'énergie. L'ensemble de ces forces forme un monde dont la structure est le miroir actif de notre monde. Comme si le reflet précédait la chose réelle et lui indiquait son mouvement, forçait ses impulsions, à son insu, la laissant libre de croire en sa vaillante liberté. Les grands ancêtres étaient des voyageurs. Ils ont arpenté, des jours et des nuits durant, des terres stériles illimitées. Leur monde, illimité, n'avait pas de frontière puisqu'il était leur monde. Tout était leur monde. Leurs sens illimités frayaient dans un monde sans bordure où chaque pierre, chaque grain de sable, stériles, faisaient autant partie d'eux-mêmes qu'ils arpentaient ce monde sans vie. Les terres stériles se promenaient en eux s'éveillant sous la force de leurs désirs et des mouvements de l'âme qui les faisaient se sentir vivants.

¹ En pensant à C-M V, homme et fils

Le grand rêve ne s'est jamais achevé. Notre soleil en est toujours le fruit. Chaque matin nous le voyons s'élever, porté par l'imaginaire de ceux qui ont souhaité son existence. Le grand rêve porte les animaux, comme il porte les plantes. Il nous porte également, fruit de cette force insoupçonnée qui est notre socle invisible.

L'imagination des grands ancêtres est prospective : ils rêvent d'abord ce qu'ils auront à vivre. Leur imagination ne peut être stérile : elle se déplace lentement à la manière d'un moineau. Rien ne peut la retenir. Elle sait s'élever quand il faut/se poser quand il faut/transformer le monde quand il faut/et s'autorise à vivre toute la gamme des affairéments de l'âme. La stérilité du champ qu'elle arpente est une stérilité faussée. Le regard du rêveur, en indiquant la couleur qui doit surgir du sol, est un regard surpuissant auquel même l'inerte doit céder. Le grand rêveur n'oublie jamais qu'il rêve. Son action est momentanée mais il la sait éternelle. Il ne peut se détourner de lui-même. Il est toujours ailleurs. Cela le porte à croire qu'il pourra tout, qu'il peut tout, et surtout qu'il a tout pu par le passé. Même si le temps n'existe pas dans ces profondeurs où la virtualité ne peut trouver de place, le grand rêveur veille. Sa veille est intense. S'il passait d'un temps à l'autre, il faudrait tout recommencer. Le temps du rêve ne peut être fixe. Tout change, comme l'œil qui se pose sur la chose et la fait exister ne peut s'empêcher de cligner. Mais chaque clignement est un infini. L'infini se pose dans cet espace atemporel, cet espace impossible, comme se poserait le moineau dans l'espace. Aucune prise, impossible de se poser. Il suffit donc de décider pour le faire. Je suis posée sur cette branche. La branche n'existe pas. Mais je décide de m'y poser. L'espace infini m'abrite et je ne peux pas tomber. Les rêves en étoile n'ont pas vraiment de centre, mais des parcours, des chemins qu'il convient de raconter et qui avancent au pas des mots prononcés. Le soleil, la mort du soleil, le congréât de lunes, la poussière, le surgissement vert des feuilles, tout est déjà donné. La coexistence des éléments est une invitation à les manier. Les grands ancêtres l'ont bien compris. Tout puissants, ils ne peuvent pour autant se défaire de la seule habitude que les livres leur prêtent : ils ne peuvent vivre qu'en alternance. Un pied dans le futur créatif permet un accès au présent. Leurs désirs, violents, irrépressibles, les poussent à s'aimer. Et parfois une montagne surgit.

Ou un ruisseau. Le grand rêveur ne contrôle pas. Il est sans distance. Juste, son état d'âme brut sculpte le temps qu'il voit se dessiner devant lui.

Du temps du rêve, de grands serpents peuvent être représentés sur des toiles immenses qu'il faut détruire ensuite. Leur corps longiligne ne se résout jamais. On peut l'atteindre à l'infini. Il suffit de ne jamais laisser l'espace se fermer. Alors le grand serpent, jamais résolu, trouve forme, très lentement, par ajout de grains dérisoires qu'il convient de choisir avec précision. L'inanité de l'opération participe de la grandeur de l'animal. Si l'on pouvait d'un coup tracer l'ensemble de sa silhouette, il serait vite réduit à une chose, à ce qui se reflète dans le miroir, platement et sans profondeur. Frêle esclave du rêve d'un autre. Non. Le grand serpent est la transformation continuelle. Comme le reflet, il précède le monde. Son corps sinueux précède le geste qui, grain après grain, lui donne vie. Le serpent n'a pas besoin de la vie pour avoir l'existence. L'homme qui le sculpte montre que son esprit a un jour frayé auprès de ceux qui lui donnent à son tour vie, les grands ancêtres. Il a connu le serpent et sait qu'il ne peut pas en circonscrire l'espace. Les hommes ont la mémoire du rêve. Ils n'en sont pas l'émanation mais une forme affadie, pauvre, encapsulée dans une matière ferme, qui peut casser. Ce qui forme son monde : les animaux, les plantes, la biosphère et la biocénose dans son ensemble menacent de casser. Il lui faut être vigilant. Les étoiles même peuvent casser. L'incommensurablement grand comme l'incommensurablement petit peuvent casser. C'est ce qui fait la force de l'homme. Il se tient au milieu, entre le grand et le petit, et sa vitalité le pousse à détruire, pour activer la matière. A sa façon, sa force destructive, qui contient bien sûr les actes créatifs, produit le geste que les grands ancêtres projettent sur lui depuis le miroir qu'il tend à son identité. Ses craintes et ses plaisirs l'éveillent à l'autre monde : celui où rien ne se casse, celui où tout se fige mais où tout danse sans cesse. La vitalité de l'homme se tient dans cette position entre esprit et corps. Est-ce que ce corps ne serait pas le foyer pour les torsions que l'esprit inflige au monde ?

A force d'expérimenter, de détruire et construire instantanément, les grands ancêtres ont trouvé la clé de l'harmonie. Les hommes font une gamme à partir de cette harmonie qui se décline en actes robustes, répressifs, mais aussi en destructions

joyeuses, en réaménagements des éléments en harmonie avec l'équilibre instable. L'harmonie n'est pas douillette. Elle sait passer par tous les états qu'on veut bien lui faire traverser. L'harmonie possède cette puissance qui la voue à toujours se laisser informer. Dans le monde de l'homme, il est possible de tout casser ; on ne peut pas casser l'harmonie. La force primitive qui jaillit en chaque être humain est la source de l'harmonie. Elle oscille entre disparition et apparition, et son fil brûle sans qu'elle le décide. En vieillissant il est possible de partager plus de champ intime avec les forces du grand rêve. C'est une question d'habitude. L'habitude de vivre apporte la lassitude, parfois, mais elle draine avec elle, également une force brute, pure, qui éclaire tout. Il convient de se connaître pour sentir en soi la part active qui est part de rêve. Cette part active n'est pas isolable : chaque force implique les autres et chaque force contraint les autres. C'est pourquoi rien ne se fige. Le vieillard le sait. Il sait que ses gestes sont comptés, que les mouvements qui soulèvent sa poitrine et cherchent l'air sont comptés. Mais cela ne l'effraie pas. Il devra un jour abandonner le monde et les regrets sont nombreux. Le temps ne peut s'effacer. Son corps le sait. Mais la mémoire active qui est la sienne sait aussi que le monde est fait d'habitude, de plaisirs ressentis, de plaisirs consentis. La peine n'a rien à y faire. Son monde est bien plus vaste. Les regrets l'entraînent vers un monde de mort. La mort, elle, ne l'entraîne pas, mais l'impression que chaque reflet s'est mué en photographie qu'il a pour devoir d'explorer. Tournant ses regards vers la terre, le vieillard peut alors y voir la trace des grands ancêtres. Chaque grain de sable est bien un trésor infini qu'il convient de choisir avec précision pour donner consistance à la vie infinie, par de petits mouvements puisque l'ampleur n'est plus pour lui. Le grand serpent, les fleurs écloses, le ventre du monde apparaît sous son regard, grain après grain, geste après geste, au-delà du souvenir du monde. Le vent parfois viendra gêner ses arrangements avec son temps. Parfois, il plongera à nouveau dans ce monde. Alors la colère le prendra, mais la rage de vivre ne peut plus passer dans ses veines qu'à travers l'acte signifiant de créer l'infini, grain après grain. Il y a beaucoup de couleurs dans ce monde fait d'infini. Des couleurs surgissantes, effrayantes de couleur, sans espace pour l'œil noir. C'est pourquoi le trait noir doit venir scander les lignes. Il faut un repos à l'œil. Sans quoi il ne pourrait cligner et il ne créerait plus rien. Tout deviendrait stable et ca serait la mort, l'autre mort, la mort infinie qui ne s'élance

jamais, l'inerte à nouveau à réveiller. Mais heureusement tous nos yeux clignent et veillent.

Chaque être humain naît d'un ventre. Il reçoit de ce ventre la vie et le totem auquel elle sera attachée. Les êtres vieillissant et leur descendance partagent le même espace sacré. Par la transe, le passage se fait entre ce monde et l'autre monde, la part en nous de l'autre monde qui nous attache à la terre. Les sons de bois du digeridoo descendent dans les entrailles de la terre et créent des failles par lesquelles l'énergie se libère et vient saisir les danseurs. L'instrument est taillé dans l'arbre mort, creusé dans sa sève par les insectes, un arbre saturé de la vie des autres pour donner naissance aux sons qui éveilleront les esprits aux mouvements justes. La tonalité chaude, grave, enveloppante dans sa force de basse, fait vibrer ce lien du cœur où peut se transmettre l'échange des mouvements. Pas de mouvements isolés, des mouvements qui pourraient intervertir les corps, des mouvements où l'esprit se regroupe en un seul esprit. Pris dans les failles de la terre, l'esprit tire le corps, comme un fil, vers le sol. En l'homme circule ce mouvement qui s'élance, gravite dans le cœur, parcourt la terre et s'élève ainsi par sa participation tellurique au tout. La terre permet le ciel. L'addiction aux forces du sol pousse l'homme à tendre son corps vers le ciel. Il sait que, s'il s'abandonne aux fourmillements qui le lient à la terre comme un aimant, il s'enfoncera dans des gouffres qui ne lui sont pas hospitaliers. Il a besoin de l'approximation de l'air pour que sa finitude, sa fixité, son état de chose, qui n'est jamais son reflet, puisse ne pas se briser. Etat de tension continue où le corps gagne sur le ciel sa désolidarisation du tout.

Chaque grand rêve a créé un lieu. Chaque lieu a son totem. Chaque homme a son totem. Chaque homme a son lieu. Il est impossible pour l'homme d'être sans rapport à sa terre. De descendance en descendance les grands descendants doivent porter haut la création de leur ancêtre en préservant l'harmonie que celui-ci a établi, sa part d'harmonie sur la terre infinie. Le sol porte en lui la déchirure qu'il l'a fait naître vivant. La blessure est immense. L'homme, debout entre ciel et terre est le garant de cette blessure. Chaque lieu a son chant. Chaque homme a sa voix. Chaque homme a son cri. Les grands ancêtres, en rêvant le monde, ont libéré le soleil de la terre où il était tenu prisonnier et sa lumière a pu les éblouir. L'homme est là pour

célébrer chaque matin, par son corps et sa voix, sa présence charnelle, cette grâce d'éclairer le monde. Sa blessure ne se fermera pas. Il est la blessure de celui qui vint avant, et encore avant. Depuis leurs mains, la vie reçue trace le chemin du grand rêve, en dessine les trajectoires en se frôlant, de mains en mains, de mains anciennes en mains nouvelles, sans qu'aucune main n'ait raison sur l'autre. Egalité devant l'éphémère du parcours, devant le parcours éternel et commun.

En rêvant activement, les grands ancêtres sont sortis du sommeil. Le *tjurkupa* ne se fermera pas sur nous. Notre part intime, gonflée d'eau et de chair, restera entière. L'homme est distingué du sol par son sang qui le sépare du sec minéral. La terre stérile ne peut l'absorber. La mer immense l'accueillera jusqu'au pleur des étoiles qui restituera au sol sa substance volatile. Ce jour là, les grands ancêtres rêveront. Et avec eux nos rêves seront portés plus haut, plus loin, sans que rien ne nous soit ôté. Même pas nos forces fourmillantes dont l'espace accru étendra les tourbillons. Ce qui est caché restera caché. Mais chaque homme à nouveau détiendra le secret de sa voix et racontera le chemin du sol.

II. Une matière qui veut rêver

«La première tâche du poète est de désancrer en nous une matière qui veut rêver.»²

nous dit Gaston Bachelard.

Une matière qui veut rêver ? Comment la matière, inerte, pourrait-elle bien vouloir quelque chose, et encore plus vouloir rêver ? Et quelle est cette ancre qu'il conviendrait de relâcher pour partir vers quelle destination inconnue ? Quel gouvernail nous restera-t-il ? Si la matière sans esprit, le non rationnel, s'engage sur la route de l'irrationnel, à quelles bornes pourrons-nous encore nous fier pour

² *L'air et les songes*, José Corti, 1943, p.217

délimiter le réel de l'apparence, le rêve de la réalité, l'illusion des forces matérielles agissantes ?

Cette question est d'importance. La frontière entre rêve et réalité se tient à la base du monde. Avant que la terre ne soit découpée en parcelles, avant que l'homme se distingue du tout, le partage entre rêve et réalité doit être posé.

Loin d'établir une opposition entre matière et esprit, Bachelard nous indique que la frontière entre rêve et réalité trouve une inscription concrète dans le rapport symbolique qu'établit l'individu avec le milieu dans lequel il évolue.

« L'espace tient du temps comprimé »³.

Chaque objet, chargé en souvenirs, contracte en lui du temps qui, ainsi spatialisé, rejoint sa profondeur non linéaire. Mais, d'associations d'images en méditations intimes, l'objet dévoile également tout un monde de sens dont nous ne le pensions pas porteur avant d'entrer en contact d'attention avec lui.

L'espace est peuplé d'objets auxquelles l'homme peut se heurter, mais ces objets sont les éveilleurs de conscience qui structurent sa vie intime.

De la flamme d'une chandelle, objet emblématique, Bachelard dira :

« La flamme nous force à imaginer. »⁴

L'homme a besoin de la matière pour rêver, car c'est au contact de la matière que son esprit s'éveille. Aimer une substance particulière revient donc à s'animer, à prendre âme, totalement, à son contact. Néanmoins, cette matière ne prend sens qu'à partir de cet esprit qui l'informe. La matière sans l'esprit n'est rien, l'esprit sans la matière est un gouffre sans fond.

³ *La poétique de l'Espace*, José Corti, 1958, page 27

⁴ *La flamme d'une chandelle*, Quadrige/PUF, p.1

Le monde est un bain sensoriel. Il nous entoure de sa rondeur : plus encore que les images, les bruits nous entourent, les odeurs nous entourent. Ils rôdent autour de nous et nous imprègnent sans que nous puissions les en empêcher. L'intimité archaïque est comme une sphère creusée dans un monde où s'emboîtent des sphères de tailles différentes. Mais l'homothétie naturelle du rond permet l'accord des tailles sans avoir besoin de passer par l'éclatement des bulles. La sphère intime n'est pas une bulle. Le refuge n'est jamais fermé.

Dans l'archaïque il n'y a pas de lignes nettes, tranchantes. Le tranchant est dans le verbe qui ferme, dans le mot qui tente de s'échapper de la polysémie, dans l'ordre qui n'appelle rien que lui-même. Nos profondeurs insondables se mêlent. Elles ont en commun le non fond qui les constitue.

Cependant, si le réel n'est pas ordonné et n'a pas besoin d'ordre, l'esprit, lui, a besoin d'informer, il a besoin de forme et même la rêverie est apposition de forme. Ce qui distingue le concept de la pensée issue de la rêverie est le caractère fluant des images qu'elle draine. Impossible de les arrêter : elles nous emportent au contraire dans un flux. L'idée est immobile, l'image d'imagination est vibratoire et vibrante.

261

Diciembre
2017

Par la rêverie, l'homme accède à la surréalité qui précède le réel. L'imagination n'est pas répétition, mais animation. Et, lorsque l'image intime et le réel se rejoignent, alors l'homme peut faire l'expérience de se fondre dans la Nature, de faire partie d'un monde qui est pour lui, d'un grand tout. Dans la Nature l'homme rencontre des archétypes, et ces archétypes, déjà présents dans sa vie psychique, lui permettent de se reconnaître dans le monde. Mais en laissant ces images vibrer en lui, l'homme en crée de nouvelles, il fait l'expérience saisissante du renouveau, de la perpétuelle renaissance du monde. L'archétype est ancien, la manière dont chaque conscience est attirée par lui et le déploie est nouvelle.

L'imagination rejoint l'animisme : rêver est une aventure spirituelle. Et en l'exerçant, l'homme met à jour sa disposition la plus profonde, fait monter à la surface sa force vive et secrète.

« Psychiquement, nous sommes créés par notre rêverie. Créés et limités par notre rêverie, car c'est la rêverie qui dessine les derniers confins de notre esprit.»⁵

Pour autant l'image n'est pas muette, ne peut être muette. L'imagination créante ne vient pas donner la parole à une image muette.

« L'imagination en nous parle, nos rêves parlent, nos pensées parlent.»⁶

L'image ne marche pas de concert avec le concept, mais pour autant, elle n'est pas hors mots. Au contraire, elle est toujours faite de mots, toujours faite de sens qui appellent de nouveaux réseaux de sens. Les êtres humains sont d'abord des êtres sensibles et leur monde est un monde de sensations. La pensée, le mot vient en second. Mais la parole est ce qui structure le monde, ce qui l'ouvre, ce qui permet aux choses de gagner leur épaisseur sans laquelle elles ne sont rien. L'image est intimement liée aux mots et c'est dans la parole poétique que son activation est à son maximum et ouvre sur un réseau de sens.

262

Diciembre
2017

« Parler ce n'est pas traduire quelque sensation de malaise, c'est entrer dans le monde de la parole où d'étranges pouvoirs opèrent. »

L'image poétique active un retentissement chez celui qui le lit, c'est-à-dire qu'il vient activer des forces intimes profondes, et cette activation se fait par le mot. Le mot de celui qui nomme le monde, qui en livre sa description, trouve un écho chez le lecteur qui le reçoit avec ses propres mots, avec ses propres objets nommés et les souvenirs personnels qu'ils diffusent. L'image poétique déploie ce monde linguistique infini dans celui pour qui elle ne se contente pas d'entrer en résonance mais chez lequel elle crée un retentissement.

Les phrases sont comme des parfums qui mêlent des éléments indissociables. La phrase semble inscrite dans un temps linéaire, mais en réalité, elle aussi comporte

⁵ *La psychanalyse du feu*, Folio/essais, p.187

⁶ *L'air et les songes*, José Corti, 1943, p.283

ses notes de fond, de cœur, et ses notes de tête. Comme un parfum, la phrase est donnée d'un seul coup. Et l'entrelacs de ses notes coule fluidement, se transforme sans cesse, s'évapore, entête, fuse vers des mondes intimes qu'aucune représentation figée ne saurait rendre complets. L'orgue à parfum peut être un orgue à mot. Nous sera-t-il donné de larguer les amarres et partir sur la mer qui désenchaîne ? A l'écoute de la parole poétique le corps se met en mouvement. Le mot désenchaîne et par elle le corps retrouve la possibilité d'un dépouillement en profondeur. Les mots ne sont pas prisonniers des phrases. Il est toujours possible de les en libérer par l'imagination active. Il y a davantage d'images dans les mots, il y a davantage à voir dans les mots qu'il y a à voir dans les choses. Car le mot active le sens de l'écoute. L'écoute dégage l'intérieur, lui rend un accès au plus vaste que lui, soulève le paravent qui lui faisait croire en son isolement.

Le réel est musical. Et la vie intime de l'homme est musique. La musique est jeu avec l'environnement, elle donne accès au premier monde, à celui qui baigne, qui enveloppe, au langage primitif du vent auquel l'homme appartient en lui accordant son souffle.

263

Diciembre
2017

Le fond du réel est rythme. Il est fluide. Il se fond sans cesse en autre chose, coule suivant des harmonies qui ne peuvent être circonscrites dans des formes figées : seules les élans existent et l'élan suppose le mouvement. Le poète cherche donc à insérer le rythme dans le mot, à désolidariser le mot de l'idée. Il existe pour Bachelard un monde « des bruits impossibles » qui est le fond du monde. En accédant au surréel, l'homme retrouve une ouïe pour ces bruits impossibles. Il entre dans ce monde sans frontière où chaque sens ouvre sur une profondeur infinie.

Comme l'écrit Joe Bousquet (cité par Bachelard, citant Gaston Puel, qui citait Bousquet sans référence)

« Dans un monde qui naît de lui, l'homme peut tout devenir. »

Le sensible est musical comme il est odorant. Il existe une grande partition sensorielle du monde dont on ne peut s'extraire. Bien sûr, il est possible de s'en

dégager en refusant le flux, en le découpant en trajectoires, un peu comme si l'on mettait de l'eau dans des tiroirs pour la classer, comme si le basson se croyait isolé du reste de l'orchestre, croyait que ce dernier peut jouer en dehors de lui, pour lui. Il n'aurait pas totalement tort d'ailleurs. Du point de vue qui est le sien, l'orchestre lui donne bien le milieu dans lequel il peut apparaître. Mais, à hauteur de monde, le silence n'existe pas : il est le blanc papier qui permet la couleur.

L'imagination n'est pas d'origine visuelle. Elle ne joue pas comme une imbrication inédite de représentations. Elle est ce bain originel d'où l'on peut tirer des représentations secondes par l'attention portée à telle ou telle résonnance, à tel ou tel accord.

En prêtant ainsi un esprit à toute chose l'homme crée un réseau de sens en arrière-fond du monde. C'est cet arrière-fond de monde que l'esprit révèle quand il lâche l'ancre. C'est un acte complet de l'être. La matière sans l'esprit n'est pas. L'esprit sans la matière reste prisonnier de lui-même.

264

Diciembre
2017

L'imagination précède la perception comme la théorie précède l'examen scientifique. Le surréel est le réel perçu en profondeur. Le philosophe n'est pas le poète mais, en délaissant les idées il peut faire l'expérience du surréel qui est le socle du réel. Comme l'écrit Jean Bellemin-Noel dans son article *Bachelard ou le complexe de Tirésias* :

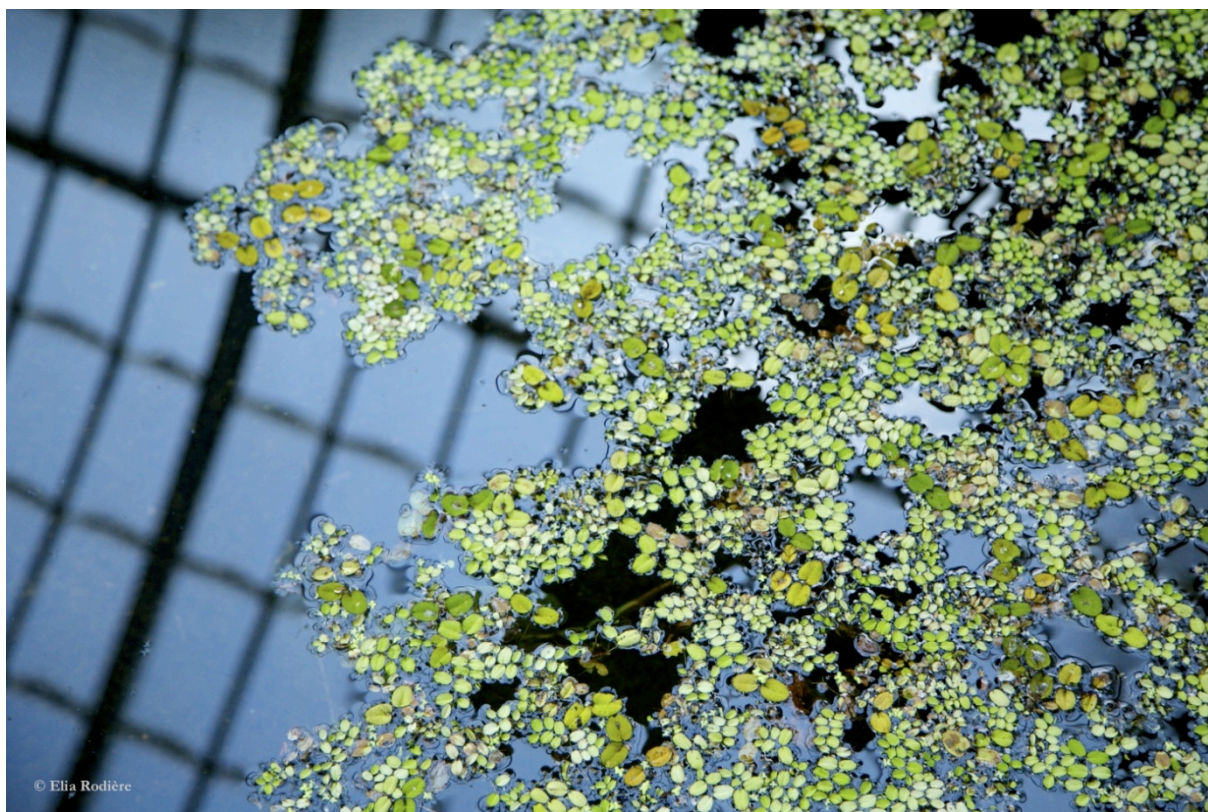
« Le dessous de la surface c'est l'image en tant qu'elle est appel aux rêveries. » ⁷

Et le psychisme en donnant du sens ne peut donner naissance à autre chose qu'à de la beauté, beauté sombre parfois, mais beauté tout de même car le sens est lui-même beauté.

Pour vivre pleinement sa conscience d'homme il convient alors de :

⁷ in revue *Critique*, n 270, novembre 1969

«Séjourner dans la vie double, à la frontière sensibilisée du réel et de l'imaginé.» ⁸



© Elia Rodière

265

Diciembre
2017

⁸ Poétique de la rêverie, PUF, 1965, p.139